

L'avènement d'une femme

Une voyante dépose l'une après l'autre sous nos yeux les lames d'un tarot géant : d'abord celle du Mystère aux yeux baissés comme pudique devant le regard du spectateur ; puis celle du Monstre dont le décolleté dissimulait le sexe ; celle du Double comme une carte à jouer, sans haut ni bas véritable dont l'envers a même deux visages. Toutes femmes. Monumentales dans leurs robes elles respirent un air de tâches et de traces où leur suspension a lieu sans gloire, dans le trait du fusain, sur un papier froissé. Mais ces premières figures de Mylène Besson exhibent aussi leur sexe, le ceinturent de mains, l'une d'elle accueillant le texte cru du désir sur sa robe : habillée du verbe qui veut la prendre, qui la dit chair et sexe, comme les autres elle regarde ailleurs. Autant leur sexe est là, d'autant moins leurs yeux. La série commencée par la Jeune Fille induit ainsi « les soupirs de la sainte et les cris de la fée », l'ambiguïté fondamentale du Féminin ici et ailleurs à l'instant de son apparition.

La voyante découvre alors un triptyque : Marie, Madeleine et Véronique. Trois fois le visage d'une femme, trois corps une fois encore drapés dans le discours, celui du Verbe, où la femme peintre s'inventerait une Trinité propre, Maternité, Féminité, Imagièrè. Ce troisième terme dissonne des autres et désigne pourtant un geste évangélique : recueillir une image. Or bien des toiles de Mylène Besson recueillent une image, celle de l'artiste, avant de la soumettre aux passions d'une femme jamais tout entière dans son portrait, jamais satisfaite par son miroir. Tantôt saisie par des mains masculines, tantôt par quelque appel auquel doit répondre le portrait en pied, toujours distraite d'elle-même : Mylène Besson inverse le sens de l'apparition, ses femmes peintes viennent d'ici bas, du corps et du Texte et témoignent d'une Passion actuelle. « Tu es divisée » dit la voyante, et chaque image qui vise une unité semble fatalement contrainte à redire un partage.

Cette femme sans cesse détournée d'elle-même par le regard d'un homme, par la gestation d'un fœtus, par une tradition d'image – Giorgione ou Klimt en filigrane – veut se ressaisir et se découvrir à la fois. A l'intersection d'une intimité et d'une culture, l'artiste engage son image à lui rendre une identité menacée : ainsi l'impression d'une demande adressée via l'image, demande obstinée chaque fois justifiée par la toile et jamais comblée. Les « apparitions » de Mylène Besson touchent par leur hiératisme pauvre, jamais oublieux de sa contingence, celle de la vie et celle de l'atelier.

Avec le dessin la femme essaime à la façon d'une danseuse dont les gestes superposés sur la feuille conservent le mouvement. Le rapport des gris et des traits, des formes et des silhouettes assume la femme multiple, trace et flamme. La dormeuse, l'exhibitionniste, la provocatrice sont entraînées par le jeu graphique dans une danse plastique qui les détachent de leur pesanteur. La légèreté du crayon et du fil, leurs délicatesses croisées rapporte la femme à sa plus mystérieuse essence : la grâce. A l'inverse du monument où le poids du féminin vient souffrir sa division, le dessin engage la femme à quelque pas de deux dans un espace sensible conquis contre un espace mental. Désamarrée d'un lest d'inconscient, la danse des silhouettes rend possible un printemps du moi.